

# L'École d'Uriage fut-elle une école fasciste ?

Le dernier livre de Bernard Henry-Lévy *l'Idéologie française* soutient la thèse que l'idéologie fasciste du régime de Vichy n'était pas un élément isolé de la pensée française. L'auteur prétend que cette tendance fascisante court d'une manière plus ou moins souterraine chez nombre d'auteurs que personne jusqu'à aujourd'hui n'avait soupçonnés d'être atteints de cette maladie honteuse. (Cf. le commentaire d'Etienne Borne, *la Croix*, vendredi 30 janvier.)

On y trouve, en effet, Proudhon, Maurras, Péguy, et beaucoup d'autres. Etienne Borne note que B. H.-Lévy a bâti cette construction à coups de « citations abrégées, tronquées, sollicitées ».

La victime « la plus incroyable et la plus innocente » de cette falsification de l'Histoire est Emmanuel Mounier avec la revue *Esprit* et l'École d'Uriage. L'actuel directeur d'*Esprit*, Paul Thibaud, a rendu justice des accusations portées contre le

fondateur de la revue qui fut arrêté par Vichy et entra dans la résistance comme beaucoup de ceux qui fréquentèrent l'École d'Uriage. Que fut cette École d'Uriage fondée en 1940 par P. Dunoyer de Segonzac sous le couvert du secrétariat à la Jeunesse, mais qui fut supprimée en 1942 ? Bernard Comte, auteur d'une étude historique sur Uriage, le P. de Naurois, ancien aumônier de l'École, dans ce dossier, font justice des accusations portées contre ce groupe.

# Uriage et « l'Idéologie française »

par Bernard COMTE\*

**L'**IDÉOLOGIE française, de Bernard-Henry Lévy, comporte des pages concernant l'École des cadres d'Uriage qui appellent des mises au point de la part d'un historien ayant déjà publié une étude sur ce sujet. On ne peut, en effet, accepter que les faits soient dénaturés, ni qu'une thèse fallacieuse soit étayée par les procédés de la simplification, de l'amalgame et de la généralisation facile.

Il faut donc en rappeler brièvement l'histoire. Un Centre de formation de cadres est fondé en 1940, sur l'initiative personnelle de P. Dunoyer de Segonzac, sous le couvert du Secrétariat général à la Jeunesse créé par le gouvernement de Vichy. Il s'établit dès l'origine dans une résolution définitive d'indépendance d'esprit et de jugement, et dans la perspective d'une reprise du combat pour libérer le pays avec les alliés, et contribuer à édifier une société à la fois plus juste et antitotalitaire.

Ses dirigeants développent une pédagogie, une éthique

personnelle, morale et civique, et enfin des choix politiques qui rompent avec une « Révolution nationale » dont ils avaient d'abord parlé le langage. Foyer de libre recherche à l'intérieur du régime, mais à l'écart de Vichy (c'est le sens du choix d'Uriage), l'École est suspectée et menacée dès 1941 sous Darlan; elle s'oppose en 1942 aux hommes que Laval place à la Jeunesse (et la collaboration n'est pas seule en cause), mais son rayonnement, ses liens avec les mouvements de jeunesse libres qui font front commun lui permettent de survivre jusqu'en décembre 1942. Laval la dissout alors, ordonne l'arrestation de son chef; l'équipe fournit alors des cadres, des propagandistes et des combattants à la résistance intérieure, en s'efforçant de préparer la « révolution » que la Libération doit inaugurer.

Venons-en à l'essentiel : il est vrai qu'à Uriage, on a eu l'ambition de rechercher les voies, de former les hommes, pour une « révolution française » — en posant en préalable, dès l'ori-

gine, la libération du territoire, l'élimination du nazisme, le combat contre tous les totalitarismes. Est-ce du fascisme, même « français »? Dès 1940, à l'École, la liberté de pensée et de parole (sauf pour les collaborateurs, et peut-être les communistes), le pluralisme des opinions et convictions sincères sont proclamés et pratiqués.

Lorsque Lévy évoque un Segonzac « tête farcie de chimères et de souvenirs de chevalerie », la pauvreté du stéréotype est aussi affligeante que la fausseté du portrait est mensongère. Quant à la vision romanesque d'années « de joie, de liesse et de ferveur », « d'innocente euphorie », elle est imaginaire : les fondateurs de l'École, révoltés par la défaite (et non, comme le dit élégamment Lévy : « Frustrés par la débâcle et l'oisiveté forcée! ») étaient conscients d'une immense responsabilité dans un conflit mondial dont la sauvegarde de « la personne humaine » était l'enjeu.

Dès 1940, les stagiaires étaient avertis par les causeries de l'aumônier, retour d'Allema-

gne, des horreurs policières et concentrationnaires du système nazi. Ferveur, oui : celle de combattants affrontés à des adversaires monstrueux, décidés (ce n'était pas si courant) au sacrifice des comforts et des ambitions en attendant celui de la vie. Le panache et le fameux « style » peuvent sembler désuets, il ne s'agit pas pour autant d'une histoire à l'eau de rose...

L'École d'Uriage, « quintessence du pétainisme »? Lévy se livre à une alchimie verbale où s'évaporent toutes les réalités de l'époque. Il est peut-être frustrant pour l'essayiste d'admettre que les situations étaient complexes dans cette France de Vichy où coexistaient des courants de pensée et des intérêts divers. En ignorant massivement le contexte de temps et de lieu, les intentions des hommes et leurs évolutions, il se fabrique des fictions à manipuler impunément. Le parallèle proprement grotesque auquel se livre plus loin l'auteur, entre les expressions d'un article de Thorez et celles d'un discours de Pétain (tous deux tronqués

évidemment), juge la méthode. Sous les mots, il y a les hommes et, à une époque donnée, ce sont les mêmes mots qu'on se dispute pour défendre des choix opposés.

L'esprit d'Uriage est un phénomène complexe où les origines traditionalistes des uns, la vénération initiale des autres pour le maréchal, ont effectivement joué, mais où surtout la nette indépendance affirmée dès l'origine a permis une progressive élucidation politique. L'essai de Lévy peut sans doute donner à réfléchir; de cet épisode, en tout cas (comme de l'attitude de Mounier), il donne une vision falsifiée où les jeux d'idées ou de mots tiennent lieu d'analyse. On ne débusque pas les complicités et les collusions avec le fascisme en mélangeant les contraires avec tant d'assurance dans la légèreté.

\*Agrégé d'histoire. Université Lyon II. Auteur de l'Expérience d'Uriage, dans *Chrétiens et Eglises dans la Deuxième Guerre mondiale*. (Presses Universitaires de Lyon, 1978.)

# Antifascisme et résistance à l'École d'Uriage de 1940 à 1942

par Rémi DE NAUROIS\*

L'action de l'école est à deux faces : l'une ouverte (encore que discrète), l'autre secrète. La première tend à éclairer les esprits, orienter les consciences, retremper les caractères. Un humanisme sans courage, un antifascisme verbal n'entraînerait personne. La finalité ultime — libérer les Français — se dissimule suffisamment sous les vêtements du civisme et du patriotisme pour que les agents fascistes ou fascisants, rares d'ailleurs autour d'Uriage, viennent chicaner. Dans la plupart des administrations officielles, Segonzac dispose d'amis clairvoyants et dévoués qui nous avertissent des dangers.

A Paul de la Taille, Fillette, Gény et d'autres, instructeurs et anciens stagiaires, Segonzac confie le travail clandestin. Dès l'automne 1940, avec un art consommé du cloisonnement et une prodigieuse ingéniosité, des ateliers se mettent à fabriquer des fausses cartes et faux visas en tous genres. On envoie des plans et boussoles aux prisonniers, dans des pantoufles à double fond, pour faciliter les évasions.

Un service de renseignement s'étend, atteint Paris et Londres, la Suisse où Casenavette va et vient par des cols engla-

cés (on entrera bientôt en liaison avec le colonel Groussard). A la manufacture de Saint-Etienne, au début de 1942, on dérobe des armes et constitue des dépôts. A partir du printemps 1941, on accueille nombre de Juifs en danger et les cache dans les fermes de montagne. Ah! La grande, belle aventure (elle sera bientôt écrite) que cette lutte des ombres à partir d'Uriage! Qui oserait soutenir sans se couvrir de ridicule qu'on en demandait la permission aux fascistes de Vichy? Et quand on présente les hommes d'Uriage comme des fascistes déçus, ou « frustrés », qui n'auraient plongé dans le maquis qu'en décembre 1942 pour y poursuivre, sans Vichy, la révolution fasciste de Vichy, quelle erreur historique, une fois de plus — et quelle insulte!

Ici, j'ai encore un témoignage à apporter. Dès décembre 1940, alors que l'aube d'une libération n'a pas même commencé de pâler à l'horizon de notre nuit, plusieurs d'entre nous, avec Segonzac, voulurent se préparer aux débats politiques que la Libération rendrait un jour possibles. L'exercice de la liberté politique, pour se poursuivre efficacement, exige une lucidité dans le choix des dispositions constitutionnelles. Ins-

taurer (puis maintenir) celles qui seront plus capables de résister à l'usure du temps comme aux passions partisans, ce serait lier l'efficacité à la liberté, ce serait soutenir cette « vertu » (au sens ancien du terme) que Montesquieu désigne comme le « ressort » de la démocratie. On reprit donc l'étude des Constitutions américaine et française, l'histoire des institutions anglaises, les maîtres de la pensée politique de Montesquieu et Birke, par Tocqueville et Prévost-Paradol, jusqu'aux modernes, Duguit et Hauriou, sans oublier Kelsen : longues veillées, assorties de migraines, mais combien réconfortantes dans l'abatement où nous tenait la victoire du fascisme.

Juger des hommes du passé en se dispensant du patient labeur de la reconstitution historique, c'est se condamner aux pires méprises. Car c'est refuser de se couler dans leurs consciences, telles qu'elles eurent à s'orienter dans une conjoncture où l'on évite de se replacer. Le résultat est pire encore si l'on projette de force, en direction rétrospective, des catégories toutes abstraites élaborées hors du réel, dans une sorte d'intemporalité rationnelle. Ce qui fut vivant et pros-

pectif est tué, morcelé ce qui fut coordonné, réuni ce qui fut opposé. C'est la mosaïque toute plate des amalgames, pire, parce que mensongère, qu'une caricature.

Serait-il temps de revenir aux faits et de poser enfin la question fondamentale : qu'est-ce que le fascisme? Les méthodes des sciences physiques et naturelles valent, *mutatis mutandis*, en science politique. Entre les modèles italien, français, allemand, russe, etc., il y a suffisamment de caractères communs et coordonnés pour qu'une sorte de « genre » fasciste, comprenant ces modèles comme des sortes d'« espèces », se dégage de l'analyse. A mon sens, il se distingue radicalement d'un genre logiquement présupposé et historiquement antérieur qui serait le despotisme, où la conation n'est que superposée à la servitude et où les esclaves, par le travail et l'apprentissage du travail arrivent à devenir les maîtres du maître (Hegel). Mais le fascisme se situe au-delà et en dehors de cette dialectique : les consciences n'y font pas que régresser à un stade antérieur, redescendre de la liberté à la sujétion; elles consentent à leur dégradation et coopèrent avec le mai-

tre en qui elles s'aliènent pour une perversion globale.

Ainsi en 1940, un abîme apparaît, béant, entre d'un côté l'hitlérisme triomphant et de l'autre, chez beaucoup de Français, le désarroi de la pensée politique. Il est compréhensible que devant l'effondrement de la III<sup>e</sup> République et les abandons qui y conduisirent naisse une défiance excessive à l'égard de l'idéal démocratique. Ces doutes ne sont pas pour autant le signe d'une adhésion naissante — ou renaissante — à un fascisme à la française. A plus forte raison est-il aujourd'hui monstrueusement injuste d'accuser de fascisme précisément les hommes qui, incontinent, relevèrent tous les défis. Ceux-ci ne seront pas injustes à leur tour en retournant l'argument contre leurs insulteurs. Ils pourront cependant rappeler que certain comportement inquisitorial chez certains idéologues de l'idéologie est le signe d'un despotisme intellectuel qui n'engendre que la confusion.

\* Professeur honoraire à l'Institut catholique de Toulouse. Ancien aumônier de l'École d'Uriage. De l'Association des résistants de 1940, Toulouse.